

# Jérôme Meizoz

## Malencontre



ZOE

MALENCONTRE

DU MÊME AUTEUR  
Aux Éditions Zoé

*Morts ou vif*, récit, 1999, réédition 2003,  
« Livre de la Fondation Schiller 2000 »

*Destinations païennes*, proses brèves, 2001  
miniZoé, 2013

*Les Désespérés*, proses brèves, 2005

*Le Rapport Amar*, roman, 2006

*Séismes*, roman, 2013

*Haut Val des Loups*, roman, 2015

*Faire le garçon*, 2017

*Absolument modernes !*, 2019

Chez d'autres éditeurs

*Jours rouges*, récit, En bas, 2003

*Terrains vagues*, l'Aire, 2007,

L'Âge d'Homme, « Poche suisse », 2015

*Père et passe*, récit, Le Temps qu'il fait & En bas, 2008

*Fantômes*, récits, En bas, 2010

(illustré par Zivo)

*Lettres au Pendu et autres écrits de la boîte noire*,  
monographié, 2011

*Temps mort*, récit, préface d'Annie Ernaux, En bas, 2014

*Saintes colères*, d'Autre part, 2014

*Les Précédents*, trilogie, En bas, 2017

JÉRÔME MEIZOZ

MALENCONTRE

Roman

**ZOE**

*Les Éditions Zoé remercient la Fondation Leenaards  
de son soutien à la publication de ce livre.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture: Nottre + Vigne  
Illustration: © Keystone/Nature Picture Library/  
Pal Hermansen

ISBN 978-2-88927-970-8  
ISBN EPUB: 978-2-88927-971-5  
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-972-2

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de  
la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

*Il existe un système de références dans lequel les couteaux d'obsidienne des prêtres de Quetzalcóatl s'enfoncent logiquement dans des cœurs choisis. Nous en sommes avertis par la beauté.*

Un Roi sans divertissement

\*

*Si c'est un rêve, ne me réveillez pas.*



# I

## Ce que vivent les roses

### 1

L'an dernier, j'ai consacré beaucoup de temps à un projet de roman. Sur le moment, pas mal de scènes me semblaient prometteuses. Mais une fois passée la décharge de caféine, après deux ou trois pages, tout se dissipait comme on perd une trace dans la neige. J'avais beau reprendre, ça filait entre mes doigts.

De plus en plus irritable, j'ai tenté d'esquiver par le jardinage, la taille des arbres, les travaux de maison (je venais de reprendre celle de ma grand-mère).

Un peu de méthode, allons, si tu veux enfin écrire une vraie histoire.

Ce n'est pas le moment de se noyer dans un verre d'eau.

Tous les matins, levé à l'aube, je nageais donc avec application, notais le détail de mes rêves,



découpais des articles de presse, mais rien, rien de rien.

Ça ne mord pas, ai-je pensé, et il me manque la calme résignation du pêcheur.

## 2

Il me fallait comprendre cette impasse, ce sentiment d'échec, au moins pour ne pas les garder là, en travers de la gorge. Tu n'as pas trouvé le *ton*, me disais-je, la voix qui raconte. D'habitude, une fois qu'on a capté ça, le reste suit assez facilement, enfin c'était mon expérience.

Ou bien : te voilà coincé parce que tu ne veux pas d'un polar à grosses ficelles et que, pour tout dire, tu ne sais pas faire ça. C'est technique et un peu ennuyeux, dessiner des plans, répartir les pics dramatiques, tenir une fiche pour chaque personnage, disséminer les indices dès le début, etc.

Ou alors : tu as cru que certains textes étaient donnés, te tombaient dessus à l'improviste, par exemple dans le train, et qu'il suffirait de les cueillir. Tu notes tout, avec la crainte de rater une phrase au vol. Mais cette fois, il faut bien se rendre à l'évidence, pas de manne venue du ciel, et juste un vide étrange dans ta tête.

Ou encore (les jours de pluie) : tu n'as plus rien à dire, trop de livres sont déjà sortis de toi, non l'écriture ça n'a rien à voir avec l'accouchement, c'est plutôt une excrétion, cette fois on s'éloigne de la poésie ! Non seulement tu as vidé ton sac cent fois, mais tu as fini par saouler tout le monde avec ces histoires de famille. Et maintenant que tu as relaté par le menu tous les malheurs possibles, (dans la famille, décidément, quelle collection), eh bien, te voilà à sec !

### 3

À peine j'écrivais quelques lignes, tout mon corps se cabrait. Je me rongais les ongles puis déchirais nerveusement la peau de mon pouce, sans m'en apercevoir, jusqu'au sang. Seule la vive douleur en marquait l'arrêt. Je cherchais intuitivement le derme innervé, la sensibilité écorchée sous la peau carapace. Replié dans un abri, mes émotions barricadées ne laissaient passer que des phrases toutes faites.

Les vacances commencèrent. Je ne supportais plus les embouteillages, les publicités, les gens causant seuls dans la rue avec grands gestes :

— Je viens de mettre à jour ma *story*!

Et je filai quelques jours vers la mer.

Une fois passé le haut col, je respirai enfin. Pourtant, sur la plaine infinie, les gens cuisaient à l'étouffée dans les voitures. La musique à plein tube, je cessai de penser jusqu'au moment où me sauverait le fracas lent, interminable, de la mer. Le repos viendrait de l'inertie soudaine, de l'abandon des gens recroquevillés sous les parasols ou figés à l'ombre des bars comme les bêtes à l'abreuvoir. La clochette du jeune vendeur – *Cocco bello! cocco fresco!* – son allure d'opéra, les cris éclaboussés des gosses, la chaleur et l'eau salée façonneraient de nouveaux corps, d'autres gestes, dans un ralenti hypnotique.

— Je viens de mettre à jour ma *story*!

La petite gare donnait sur le rivage. De l'aube à minuit, un haut-parleur s'obstinait à cracher, à intervalles réguliers, les mêmes consignes.

*Treno in arrivo sul binario uno.*

*Attenzione, non oltrepassare la linea rossa!*

Je vais m'entraîner à l'observation patiente, me dis-je. Entre les parasols, une sorte de duchesse avançait à petits pas, fardée, ceinte de bijoux et sacoches, ses pieds antiques, enflés, dans des sandales à reflets de diamant, sa main d'oiseau rare sur une canne orthopédique terminée par quatre doigts de caoutchouc comme le sceptre d'une déesse marine ou simplement une pieuvre, suivie d'un vieil homme très maigre, le dos difforme et la poitrine effondrée, boitant vers la chaise longue après avoir dirigé sa vie entière un grand quotidien de la démocratie chrétienne. Derrière eux, au sommet de la colline, l'immense fourrure de la pinède aux verts phosphorescents ondulait sans cesse sous le vent, ancienne et toujours jeune, dans une indifférence parfaite.

Quelques cartes postales de ce genre, c'était tout ce à quoi je parvenais, mais pas la moindre idée de roman. État d'hébétude complète devant une porte intérieure dont la clef restait introuvable.

*Treno in arrivo sul binario uno.*

*Attenzione, non oltrepassare la linea rossa!*

Un défilé de jours identiques, sans événements. Le soir, je prenais le repas à heure fixe dans une pension de retraités modestes, on

n'entendait plus que la déglutition générale et les bruits du corps. Je me sentais comme un voyageur de commerce traînant une valise vide. Il fallut rentrer bredouille.

## 6

L'automne lançait des assauts répétés, la température flanchait sous les pluies en mitraille. Oubliées la splendeur de juillet et ses journées sans fin.

Le soir après le travail, je faisais du feu et tentais de noter, en désordre, tout ce qui me venait à l'esprit pour ne pas relâcher l'effort. Mais ce n'étaient que bribes éparses, débris d'images. Tout cela ressemblait de plus en plus à ce puzzle de 1 000 pièces devant lequel je restais tétanisé, autrefois, alors que ma cousine, profondément handicapée de naissance, le reconstituait en quelques minutes, dans l'intuition immédiate d'une image (vue du Cervin ou du lac Léman) aussi morcelée qu'elle-même. Je n'avais pas cette grâce, et pour l'instant je livrais bataille avec mon petit carnet.

Il ne fallait pas me parler d'inspiration, de mots justes et d'idées en cascade, ça ne marchait pas, j'étais au mieux une fontaine pendant les grands gels.

Après quelque temps, je compris enfin que cet empêchement se dressait contre un désir lancinant et secret : raconter l'histoire de Rosalba.

Rosalba, que j'avais absolument aimée à quinze ans, qui ne m'avait même pas remarqué dans la bande de petits rockers ruraux aux mobylettes trafiquées tournant en rond sur la place de la Gare. Certes, nous étions mal équipés pour établir le contact avec les filles. Mis à part faire rugir les moteurs et lancer des mots provocants, l'outillage manquait.

On se toisait, on s'entrechoquait, ça s'arrêtait là.

À cette lointaine époque, je me rongais déjà les sangs, me demandant ce que je pourrais bien lui raconter, à Rosalba, si des fois je me trouvais seul en sa présence. Les mots, même les plus banals, se refusaient. J'essayais d'en préparer à l'avance, au cas où. Est-ce qu'elle aimait les mobylettes, elle aussi ? Ou bien les fleurs ? Est-ce qu'elle appréciait les chansons de Gainsbourg ? (Je m'étais mis à fumer les mêmes cigarettes que lui). Avait-elle le cafard comme moi le dimanche

après-midi? Et puis, est-ce qu'elle aussi devait suivre la messe du samedi soir, eucharistie incluse? Au moins, on s'y croiserait...

9

Une grande partie de ma pensée était alors esclave de Rosalba.

Obsédante et affairée, triomphale et prosaïque, elle ne semblait pourtant pas être consciente de ses pouvoirs.

Je mêlais toutes sortes d'images à ce prénom rare qui la désignait comme le fleuron de notre communauté. J'en tournais et retournais chaque syllabe dans ma bouche comme une friandise. Mais un tel prénom ne portait-il pas aussi une dangereuse promesse? J'avais eu quelques inquiétudes à ce sujet, puis elles s'étaient dissoutes dans le breuvage du désir que je m'administrais sans réserve. L'amour se nourrit de lui-même, me dis-je, et il se repaît vicieusement du manque.

10

Rosalba!

Son image ne me quittait pas quand je répétais les déclinaisons latines – *rosa, rosam, rosas*,

*rosae, rosarum, rosis.* Elle resurgissait si la voisine  
taillait ses rosiers, ou, en classe, quand le profes-  
seur scandait les vers de Malherbe

*Et rose elle a vécu  
ce que vivent les roses  
l'espace d'un matin.*